

8 NOV. 1978

- 1 -



EXCLU DU PRÊT

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI



CAHIER n° 12

Novembre 1972

BILLET A NOS AMIS

Notre Association a maintenant quatre ans. Le bilan de ces quatre années apparaît positif si l'on considère que nous avons pu publier notre bulletin régulièrement tous les quatre mois et, dans chaque cahier, donner des inédits, des lettres de Panaït Istrati ainsi que la bibliographie parue à son sujet. Un grand merci à nos amis Stanesco, Enesco et Talex qui nous ont communiqué la plus grande partie de cette riche matière.

En revanche nous n'avons pas senti les réactions que nous espérons. Nous allons nous répéter : nous ne sommes pas des hagiographes et nous ne canonisons pas Istrati. Nous avons seulement vibré avec lui, nous avons senti que sa générosité, sa révolte étaient "humaines" et nous avons trouvé dans ses élans, dans ses critiques et même dans ses inconséquences le visage de l'homme qui n'oublie jamais le sort de son prochain.

Nous avons pu remarquer, en exceptant le jugement de quelques atrabilaires veules ou sectaires, que de tous les horizons politiques, religieux ou philosophiques, Panaït Istrati et son oeuvre étaient appréciés. Cette constatation réjouit notre sens de l'équité. Mais nous savons trop bien que, pour beaucoup, cette opinion favorable n'est seulement qu'une concession verbale à l'idée de justice, pour en être pleinement satisfaits.

Istrati ne fut ni un mage, ni un doctrinaire. Il n'enflamma pas les foules, il ne fut pas, non plus, un berger conduisant un troupeau. Mais, solidaire du troupeau, il fut un

...

homme qui vitupéra l'injustice et exalta la bonté sans se soucier de leur origine.

C'est pourquoi, bien qu'entouré d'amis, il fut un homme seul.

Nous demandons une fois encore à tous de nous seconder dans notre tâche. La première façon de nous aider étant de renouveler dès maintenant la cotisation pour l'année 1973 et pour ceux qui l'ont oubliée, de régler, en même temps, celle de 1972.

La seconde c'est de faire connaître notre Association, de nous écrire en nous apportant vos suggestions et vos critiques.

Le bureau

COTISATION

Le montant du renouvellement des cotisations pour 1973

de membre actif :	10 frs.
de membre bienfaiteur :	50 frs.

peut être adressé par

chèque bancaire
ou chèque postal (C.C.P. n° 30 122 94 - 62 LA SOURCE)

soit au siège social de l'Association

65, rue du Rocher à PARIS (8ème)

soit au "Centre de Chèques Postaux"

45 - LA SOURCE.



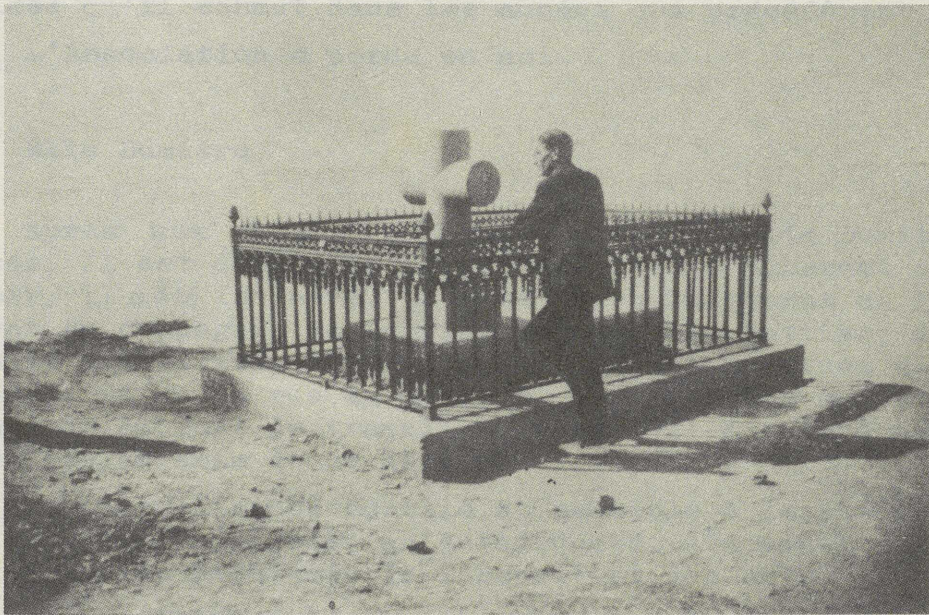
LE MEMOIRE

Deux ans de l'absence de l'Etat nous ont quittés en cette
année 1972.

Le 1er Juin 1925

Le 1er Juin 1925, jour de l'anniversaire de la mort de
notre grand-père, nous sommes allés à la messe à
St Malo. L'absence de l'Etat nous a quittés en cette
année 1972. Le 1er Juin 1925, jour de l'anniversaire
de la mort de notre grand-père, nous sommes allés à la
messe à St Malo.

Il fut un temps où l'Etat nous a quittés en cette
année 1972. Le 1er Juin 1925, jour de l'anniversaire
de la mort de notre grand-père, nous sommes allés à la
messe à St Malo.



Panaït Istrati à St Malo en 1925

NICE
LETTRES



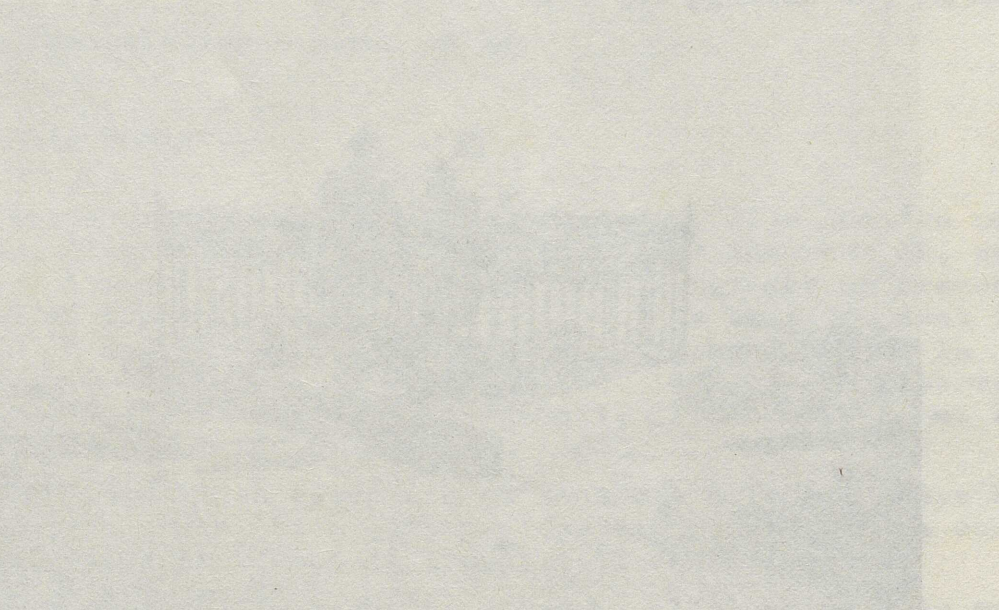
IN MEMORIAM

...

...

...

...



...

...

...

IN MEMORIAM

Deux amis de Panaït Istrati nous ont quittés en cette année 1972.

Ionel Lazaroneanu

Ionel Lazaroneanu nous fit l'amitié, dans le cahier n° 7 de notre Association de rassembler ses souvenirs pour nous relater ses rencontres avec Istrati. Rappelons à cette occasion que son père, instituteur à l'école primaire de la rue Grivitza à Braïla, eut comme élève Panaït.

Ionel Lazaroneanu fut un dernier et fidèle ami d'Istrati. Il fut un de ceux auquel ce dernier se confia dans les moments d'angoisse qu'il connut dans les années qui précédèrent sa mort.

L'Association a perdu un ami.

Elie Dumitru

Après une cruelle et longue maladie, Elie Dumitru nous a quittés. Il est décédé le 17 Juillet 1972 à Bucarest où, selon son désir, il a été incinéré. Il avait vécu longtemps en France, notamment en compagnie de Georges Ionesco, le bottier, dont il partageait l'activité. Il a connu la vie des habitués de la boutique du 24 de la rue du Colisée, dont le sous-sol a servi longtemps de cabinet de travail à Panaït. Il a compté parmi les bons et fidèles amis de ce dernier.

Son intelligence subtile et sensible à la peine des hommes lui avait permis, bien qu'autodidacte, d'accéder à la connaissance des grands problèmes de l'Esprit et des Arts.

Ses qualités de coeur et d'esprit allaient de pair avec celles de ses deux grands amis : Georges Ionesco et Panaït Istrati.

Il fut pour tous un ami de rare qualité, dont le départ "sur l'autre rive" peina profondément ceux qui l'ont aimé.

Jean Stanesco

En hommage à la mémoire d'Elie Dumitru nous publions,

...



ci-dessous, une lettre que ce dernier envoya à un de ses amis. Elle donne une image réaliste de ce que fut son enfance. Elle nous montre aussi son extrême sensibilité et la qualité de ses sentiments.

Bucarest janvier 1970

Mon bon ami,

J'ai bien reçu le livre et tes deux lettres, dont je te remercie. Pour te donner une idée de la joie ressentie en les recevant, je te raconterai un fragment de mon enfance :

Je suis venu au monde dans un village perdu, comme rejeton d'une famille pauvre. Notre maison, où j'ai vu le jour, comprenait une chambre dont les lits, deux en tout, étaient constitués par des piquets de bois fichés en terre battue au-dessus desquels mon père avait fixé des planches qui supportaient nos matelas de paille. Dans un lit dormait mon père et les trois garçons, dans l'autre, ma mère et les trois filles. Huit en tout. Attenant, il y avait aussi un cellier sans fenêtre. Il contenait un grand coffre en bois rempli de farine de maïs, pour notre "polenta", et deux tonneaux. En hiver, l'un était rempli de choux, l'autre de divers légumes, le tout baignant dans la saumure. Ils constituaient la base de la nourriture des huit bouches de la maison.

Pour nous, les enfants, c'était une joie quand le père, rentrant tard du travail, nous apportait du pain. Si nous dormions déjà, il nous réveillait, coupait le pain et en distribuait une tranche à chacun de nous. Nous la mangions avec gourmandise et, satisfaits, nous retrouvions vite le sommeil.

Une fois, ce fut différent. Je ne sais quel travail le père venait d'accomplir, mais il avait probablement gagné plus d'argent que d'habitude.

Sachant nous faire plaisir, il avait apporté un sac contenant dix pains. Arrivé tard dans la nuit, il donna à chacun un pain entier, comme il rêvait de le faire depuis longtemps.

Ce geste de mon père m'a causé une grande joie. Je me suis endormi aussi heureux que si j'avais reçu un merveilleux cadeau. Ah! mes pauvres parents. Ma mère s'est suicidée à 32 ans. Mon père est décédé à 64 ans.

...



Quand j'ai reçu le livre⁽¹⁾ envoyé par toi, j'ai ressenti une grande émotion, une joie comparable à celle que j'ai éprouvée la nuit où mon père avait apporté un pain à chacun de nous. J'avais pourtant lu ces récits de Panaït. Mais ce livre si bien imprimé et présenté m'a enchanté. Maintes fois j'avais lu cette préface de "La Maison Thuringer". Il y a là, exprimé comme personne n'a su le faire, "des paroles de feu" pour ceux qui ont souffert dans la vie.

Au fond du coeur, merci pour ce beau cadeau, le plus beau depuis si longtemps que nous nous connaissons.

Elie Dumitru



(1) le 3ème volume des oeuvres de Panaït Istrati rééditées par les Editions Gallimard.



UNE RUE ET UNE EXPOSITION ISTRATI A NICE

Après Menton en 1970, le 19 Mai 1972, la ville de Nice a rendu un solennel hommage à Panaït Istrati, qui avait habité et aimé cette merveilleuse cité, métropole de la Côte d'Azur. Tandis qu'au sein du Festival International du livre se tenait une importante exposition photographique sur l'Homme et son oeuvre fournie par le musée de littérature de Bucarest, tout à coté une rue qui relie le chemin de l'Arbre Inférieur à la Place du XVème Corps, était officiellement baptisée de son nom.

Une délégation du musée de littérature de Bucarest, conduite par M. Al. Opréa, accompagnait Madame veuve Panaït Istrati, à qui échouait le rôle de dévoiler la plaque, recouverte du drapeau Niçois, portant dorénavant le nom de l'auteur de "Codine".

M. Jacques Médecin, Député Maire, retenu ce jour là par un important débat à l'Assemblée Nationale, avait délégué pour le représenter M. Barili, Conseiller Municipal, qui, avec beaucoup de gentillesse, évoqua à la tribune improvisée au coin de la rue Panaït Istrati, l'oeuvre exceptionnelle, généreuse, ainsi que la vie si mouvementée de ce "Vagabond de Génie". "Il a donné la parole à ceux qui ne l'avaient jamais eue" déclara M. Barili en parlant des livres de celui qu'on a appelé le "Gorki Balkanique", selon l'expression de son parrain littéraire, Romain Rolland.

Ensuite M. Marcel Ghibernéa, Ministre Conseiller de l'Ambassade de Roumanie représentant M. l'Ambassadeur C. Flitan, prit la parole pour remercier chaleureusement la ville de Nice d'honorer, en ce fils de la Roumanie, l'un des grands admirateurs de la Côte d'Azur et de la Méditerranée qu'il a si joliment célébrée dans ses oeuvres. "L'Hommage qu'on vient de lui rendre s'inscrit dans les relations traditionnelles et fructueuses, qu'entretiennent nos deux pays" devait-il ajouter.

Assistaient à cette cérémonie beaucoup de curieux, quelques vétérans, qui avaient lu les oeuvres d'Istrati du vivant de l'auteur, ainsi que de nombreuses personnalités, dont plusieurs Conseillers Municipaux. Citons M.M. Valery, Tapia et Gérard Roméo. Ce dernier, représentant le "Cercle Cervantès", fut pendant ces journées le très aimable cicérone de Madame Istrati et des délégués Roumains.

Après la cérémonie un déjeuner fut offert par la ville de Nice à qui nous disons un grand merci pour l'accueil si cordial qu'elle réserve à ses hôtes et pour l'hommage qu'elle a rendu à la mémoire de notre ami.

J. Stanesco



LU DANS LA PRESSE FRANCAISE

Les nombreux journaux qui ont consacré un article au 1Vème Festival International du Livre, n'ont pas manqué, à cette occasion, de signaler l'exposition Panaït Istrati et l'inauguration, à Nice, de la rue qui porte désormais son nom. Nos amis en trouveront un compte rendu dans ce cahier. "Nice-matin" et "L'Espoir", notamment, ont rappelé opportunément, les grandes étapes de la vie de Panaït.

o o

Le dernier livre de Joseph Kessel : "Des hommes" dans lequel notre Président d'honneur a réuni des notes, des préfaces et des portraits, échelonnés sur cinquante ans d'une vie ardente, n'est heureusement pas passé inaperçu des journaux et revues. Les pages consacrées à Istrati ont retenu l'attention des journalistes et c'est pour nous une grande satisfaction de voir ainsi rappelée l'amitié qui unit ces deux écrivains fêrus de fraternité humaine.

o o

"La Pensée", revue Bimestrielle, a publié dans son numéro de Juin un long article de Tamara Motyléva, docteur es-sciences philosophiques et professeur honoraire à l'Institut de littérature mondiale Gorki. Cet article, venu de l'Union Soviétique, nous dit la rédaction de "La Pensée", est intitulé "Romain Rolland au tournant décisif". Fort bien documenté, l'auteur déclare avoir voulu "compléter la biographie de Romain Rolland, telle qu'elle est connue en France, à l'aide de quelques faits et documents". Cet article et les nombreux extraits de correspondance qui sont rassemblés se rapportent essentiellement à l'Union Soviétique, à sa gloire et à sa défense.

Les textes en sont remarquablement choisis et si Tamara Motyléva reproduit de nombreux passages de lettres de Romain à Panaït condamnant la position de ce dernier à son retour de Russie, elle ne cite pas une seule ligne de l'auteur de "Vers l'autre Flamme". Elle se contente d'écrire qu'"il (Istrati) publia un article entièrement défavorable à l' U.R.S.S.; le thème central en était un cas judiciaire embrouillé".

Nous ignorons et voulons ignorer si cet article complète le portrait de Romain Rolland ou s'il le déforme, mais en ce qui concerne Istrati, il est profondément injuste et donnerait de lui, aux lecteurs non avertis, une idée totalement fausse.



L'auteur n'a pas cru devoir "donner la parole à la défense", ce qui est malheureusement courant. En revanche, il a publié un long extrait d'une lettre de Rolland à Béatrice Aram, en date du 6 Septembre 1931, dans lequel nous relevons cette phrase, qui, stigmatisant le gouvernement français de l'époque, ne manque pas, si l'on considère le spectacle qu'offre le monde actuel, d'une certaine saveur : "Vous ne vous doutez pas des "forces énormes dont disposent aujourd'hui les dirigeants pour "étouffer, sans bruit, sans scandale apparent, les voix libres!..."

LES HAÏDOUCS A LA TELEVISION

La télévision nous a offert un feuilleton de vingt six épisodes de vingt six minutes sur les haïdoucs. Nous avons été heureux d'apprendre que la France lors du VIII^o Marché International des programmes de télévision qui se tint à Cannes au mois de Mai dernier, avait acheté ce film pour la deuxième chaîne. Nous attendions sa présentation avec impatience. La Presse, surtout celle spécialisée, en a parlé longuement. Certains journaux et revues ont cité à cette occasion Panaït Istrati, puisqu'aussi bien c'est à ce dernier que l'on doit de connaître en France les haïdoucs.

Nous étions déçus, en revanche, de ne pas voir le nom de l'auteur de "Présentation des haïdoucs" au générique du film. Cette déception a été de courte durée car l'oeuvre présentée, vaste fresque picaresque qui ne manque ni de mouvement ni d'intérêt, ne restitue cependant pas l'image étrangement humaine de cette geste de révolte paysanne que nous a donnée Istrati.

Tout commence, dans le film, par le caprice d'une péronnelle de vingt ans qui veut obtenir de son prince de père l'achat d'un lot considérable de bijoux. Ce point de départ est vraiment ténu. Point n'était besoin d'imaginer la cause des exactions futures dans un amour paternel sénile car l'appétit d'argent, la volonté de puissance, la soif des honneurs étaient des motifs plus réels et suffisants pour entraîner une tyrannie insupportable

...



de la part des princes et des boyards dans leur majorité.

Ce film, par certain côté, nous fait penser aux premiers "Westerns" américains où aucune espèce de no man's land n'existait alors entre "les bons et les méchants".

Il est regrettable que "la Révolte des haïdoucs" n'ait pas été tirée de l'oeuvre de Panaït Istrati. Nous espérons qu'un jour celle-ci sera portée à l'écran, sans être défigurée.



LU DANS LA PRESSE ROUMAINE

M. Demostène Botez dans le journal "romania Litterara" du 9 Octobre 1969 a publié un article particulièrement intéressant de souvenirs sur Panaït Istrati. Ce témoignage vaut, non seulement, par la qualité de celui qui le porte, mais aussi par les touches importantes qu'il apporte au portrait que nous connaissons, en France, de l'auteur de "Codine". Madame Guilliermond l'a traduit à notre intention. Nous vous en donnons de larges extraits dans ce cahier. Nous continuerons dans le prochain.

C'est durant l'automne 1925 dans le jardin de la villa de Mihaï Sadoveanu à Copou, qu'eut lieu leur première rencontre. Déjà à cette époque "il (Istrati) était connu dans le monde entier. Ses livres avaient fait sensation. Ils apportaient dans "une littérature d'intellectuels ultra raffinés, plutôt artificielle, tourmentée, qui se voulait le plus possible chargée de "philosophie et de conflits psychologiques, quelques récits "simples pleins d'un "dramatisme" réel, avec des gens simples, "pauvres, torturés, en marge de la société, d'une grande élévation d'âme, d'une humanité qui poussait sur des terrains vagues "où se propage aussi le chardon épineux de la violence.... J'ai "rencontré alors, continue Botez, un homme ardent dont la flamme "s'agitait en permanence comme attisée par un courant que les "autres ne sentaient pas !.... Il était tel que je me l'étais "imaginé d'après la lecture de ses livres. Ce n'était d'ailleurs "pas difficile car il se livrait entièrement dans chacune de ses "lignes. Mais je l'ai trouvé plus proche, plus communicatif que "je me l'étais imaginé."

Bien qu'ils ne se soient jamais vus auparavant, Panaït l'accueillit par : "Ah, c'est toi" et Botez ajoute : "Ce n'est "pas alors que nous sommes devenus amis. On aurait dit que nous "l'étions depuis que le monde est monde. Sa joie était celle des "retrouvailles. Il était avec ceux qu'il considérait d'emblée "comme des amis tel un homme, après une longue période de privations, face à un festin".

Il trace de lui ce rapide portrait : "Maigre, presque "sec, avec des yeux expressifs, agrandis par des lunettes démesurées, il était tout en gestes, tout en mouvement. Il ne tenait "pas un instant en place. S'il s'asseyait sur un banc, il bondissait indigné outre mesure par toute injustice".



Ce séjour dans la région de Jassy dura plusieurs jours au cours desquels Panaït fit la connaissance de plusieurs écrivains et journalistes auxquels il parla de sa vie à l'étranger. Botez écrit : "Je me souviens bien comment à un moment donné il "a fait l'éloge de l'intelligence spontanée, extraordinaire, de "l'instinct. Il nous a raconté comment une fois, lorsqu'il était "peintre en bâtiment, il se trouvait en bout d'une longue échelle "avec un seau et une brosse en train de crépir le mur d'une "maison. L'échelle n'était pas assez longue, il dû la poser "presque verticalement afin d'atteindre l'auvent. Tout à coup, "il sentit que le bout supérieur de l'échelle se détachait légèrement, flottait dans l'air. Au même moment son esprit fut "traversé par la pensée qu'entraîné par l'échelle il allait s'é-crouler sur le dos. Il fit alors avec tout son corps une oscillation compliquée, il plia puis détendit ses jambes, s'aida "aussi des mains et fit une série de mouvements successifs qui "ramenèrent l'échelle en place. Il déclarait qu'il lui était impossible de dire exactement ce qu'il avait fait et pourquoi, car "rien n'était conscient et réfléchi dans tous ses gestes. Ils lui "étaient venus dans une succession rapide, tout naturellement, "dictés par l'instinct, par la peur. Ce fut aussi le salut car, "disait-il, aucun de mes calculs n'aurait pu me sauver. Un homme "de science calculant la direction propulsive de chacun des réflexes aurait rempli toute une page de calculs pour arriver au "même résultat. Mais tout s'était passé en un dixième de seconde. "Et l'instinct n'avait fait aucune erreur dans le dosage de l'effort, du mouvement et de la rapidité".

M. Demostène Botez passe, sans transition, de sa première rencontre avec Istrati lorsque ce dernier après neuf ans d'absence revint faire un court voyage en Roumanie, à son retour définitif dans son pays natal.

Son expérience occidentale, en 1931, avait profondément désappointé Panaït. Les rapports humains n'étaient pas tels que les avait imaginés sa nature portée à l'enthousiasme, à l'exubérance des sentiments. Sa position vis à vis de l'U.R.S.S., qui avait entraîné la perte d'amitiés qu'il avait crues sincères - elles l'étaient peut-être, mais conditionnées par les convictions politiques -, la réserve naturelle d'un monde très différent de celui qu'il avait connu jusqu'ici l'avaient désemparé. C'est pourquoi à une question posée sur les raisons de son retour en Roumanie il répondit : "Je suis revenu pour voir des hommes". Il brossa ensuite un portrait outré de l'Occident et de ses habitants. "Vous ne savez pas comment ils sont! D'une grande et onctueuse politesse d'après une formule stéréotypée que tous, sans exception, emploient et qui masque une indifférence totale, une "indifférence géante entre eux et toi.... Durant tout le temps "vécu parmi eux, je me suis senti terriblement seul.... Je ressentais parfois le besoin de dire un mot à quelqu'un, quelque "chose du fond de mon âme. Je me jetais sur lui, le supposant



"plus humain, avec le désespoir de celui qui se noie. Pas une
"adhésion, aucune compréhension. C'est ainsi qu'a grandi en
"moi le désir de retrouver l'atmosphère des amitiés d'enfan-
"ce, lorsque nous étions, ici, capables de risquer notre vie
"l'un pour l'autre... Vous ne pouvez savoir à quel point je
"suis bien ici, avec vous! le crissement du maïs desséché
"d'aujourd'hui, de tout à l'heure, m'est resté dans les oreil-
"les. Il ressemblait tellement à celui de Braïla. Je me sens
"réssuscité, je ne suis plus seul".

Demostène Botez relate ensuite les incidents qui mar-
quèrent un festival littéraire donné à Jassy, à l'époque grand
centre culturel, en l'honneur d'Istrati, au cours duquel ce
dernier devait prendre la parole. Des groupes d'étudiants s'ef-
forcèrent de saboter la réunion. Des cris hostiles couvrirent
souvent la voix des orateurs et des coups furent échangés.
Cette manifestation brutale et sectaire, fut généralement blâ-
mée par la Presse mais en ce qui concerne Istrati, comme l'écrit
Botez: "Cet évènement fut pour sa sensibilité de plaie ouverte,
"un coup catastrophique. Au fond il était revenu au pays assoif-
"fé d'amitié et d'amour".

Dans une lettre, datée du 23 Janvier 1931, qu'il adressa
à celle qui devait devenir sa femme, Margareta Izesco, il écri-
vait: "Je suis dégouté de la vie, me voyant mêlé à un spectacle
"aussi dégradant. Je retrouve des bassesses, commises à Paris,
"par des hommes que je croyais être mes amis, que j'ai secourus
"et qui aujourd'hui me couvrent de boue.

" Avec quelle raison Sadoveanu a dit lors du festival de
"Jassy: "Peu d'hommes ont attiré sur eux autant de louanges
"méritées et autant d'injures imméritées que mon ami Panaït".
"Il disait cela en me serrant la taille. Et le public avait les
"larmes aux yeux.

" Combien j'aimerais mourir maintenant! Je n'ai plus rien
"à ajouter à ma vie. Et s'il est vrai que mon âme éternellement
"jeune n'est insensible à aucune preuve d'amour, il n'est pas
"moins vrai que mon coeur par trop blessé peut difficilement
"supporter de nouvelles blessures sur de récentes cicatrices..."

Demostène Botez perdit de vue Istrati pendant plusieurs
mois. Il le rencontra de nouveau alors que, malade, ce dernier
souhaitait aller rétablir sa santé au Monastère Neamtz. "J'ai
"essayé de réaliser son désir immédiatement, écrit Botez. J'ai
"mis dans la voiture quelques petits tapis, quelques bibelots
"et petits vases pour donner à une cellule une atmosphère fami-
"lière, chaude, dans laquelle Panaït puisse se sentir bien. Ma
"femme l'a installé à Neamtz dans la cellule "privée" - une mai-
"son villageoisé avec balcon, devenue couleur de cendres par les
"pluies, couverte de bardeaux - du moine Ghimnazie Ifrim. Il y



"est resté plus de six mois. Il, suivait des yeux l'aménagement
"de la cellule austère qui acquerait de la chaleur sous ses
"yeux. Cela l'amusait et l'émouvait. Tous les moines ont immé-
"diatement appris que Panaït Istrati était arrivé et, aussi,
"qu'il était. Durant quelques jours la vie dans l'enceinte du
"monastère fut agitée. Les moines venaient le voir, bavarder
"avec lui, les uns pour lui venir en aide avec tout ce qui pou-
"vait lui manquer, mais les plus nombreux pour quémander. Donner
"était le plus grand plaisir de Panaït. Et les moines l'ont
"appris, ils se sont jetés sur lui, lui demandant de tout, mais
"surtout du "neosalvarsan" et du "rachin" (eau de vie). Nul
"chrétien n'était plus compréhensif, ni plus serviable que lui.
"Du rachin, il en trouvait au village de Tirgu-Neamtz, mais le
"neosalvarsan devait être apporté de Bucarest.

" En général, autour des cellules peu nombreuses et épar-
"pillées, le silence régnait toute la journée. Beaucoup de
"moines étaient aux champs ou dans les bois et ceux qui res-
"taient dans l'enceinte avaient l'habitude de circuler à pas
"feutrés et en silence."



(à suivre)

RECIT INEDIT

Nous commençons, ci-dessous, un récit inédit et, semblable, inachevé, que Panaït Istrati écrivit en 1917-1918. C'est le portrait d'un de ces hommes hors du commun vers qui Panaït fut toujours attiré. Père Popa c'est ce "vieux pessimiste, sauvage,..". à la "tête pleine de hautes et nobles pensées" dont il est question à la page 19 du cahier n° 10.

Ce récit, écrit en roumain, a été traduit pour nous par notre ami Jean Stanesco.

o o

"PERE POPA"

A mon ami D.B.

L'énigmatique vieillard dont je t'avais parlé en passant à Lausanne et dont tu me demandes de te reparler plus longuement, n'est peut-être pas le type convenant le mieux au goût littéraire d'aujourd'hui.

Rousseau dit dans ses "Confessions" que le lecteur ne trouvera pas digne d'attention tout ce qui a pu l'intéresser lui, en tant qu'auteur. Que beaucoup d'images du passé qui lui sont très chères, paraîtront sans intérêt au lecteur mais que cela ne doit pas l'empêcher de revivre les instants d'autrefois, émouvants et profonds, car l'auteur écrit aussi pour sa propre satisfaction et non pour le lecteur seulement.

La remarque de Rousseau est vraie - j'ai fait la même observation - à chaque fois qu'il est question d'un événement de la vie, que l'on voudrait décrire tel qu'on l'a vu de ses propres yeux avec son tempérament, et non pas avec les yeux et le tempérament des autres. Autrement dit, il faut s'abstenir de toute intrigue ou fioriture : ne décrire que le fait vrai-vécu. Or, crois-tu qu'un écrivain ait réalisé quelque chose de ce genre jusqu'à présent? Et crois-tu aussi que cette manière de décrire peut s'appeler "littérature"?.. La vie est-elle littérature?.. "Non", a répondu Paul Bourget témoin au procès de Madame Caillaux, lorsque le défenseur de celle-ci lui a fait remarquer que ses déclarations à la barre du Tribunal, étaient en contradiction avec les principes exposés dans son dernier roman psychologique "Le Démon de Midi".

"La vie n'est pas littérature"!.. a déclaré textuellement l'auteur du "Disciple".

...



Mais alors "la littérature n'est pas la vie non plus", car, quand bien même deux miroirs ne reflèteraient pas la même image de la vérité, il ne pourrait y avoir deux vérités à la fois. Néanmoins le monde accourt avec avidité regarder dans un faux miroir, dédaignant le vrai. La cause? Elle est connue! L'homme cherche des émotions dans l'invraisemblable, l'extraordinaire, et le peuple aime l'extravagant, le surnaturel. Voilà pourquoi je me suis souvent demandé s'il valait la peine que j'exprime mon opinion ou s'il était préférable de me taire? Et quoi dire? Des sornettes?. Dans la vie j'ai rencontré autre chose que ce que prétendent les littéraires, quelque chose de différent et de plus humain qui ne peut s'appeler littérature...

C'était au printemps de 1914, période des plus tristes que j'avais vécues jusqu'alors. Je me trouvais à Paris où le 5 Mars me parvenait la nouvelle de la mort de Stéphane Gheorghiou survenue au Sanatorium de "Filaret" à Bucarest, et la perte de cet homme m'avait ^{fait} prendre en grippe "le mouvement". Avec lui s'éteignait la seule figure imposante dont nous pouvions être fiers, le seul révolutionnaire "indiscipliné" parmi les chefs Sociaux-Démocrates qu'on disait "avec collier" (1), l'ennemi de la bureaucratie, des cotisations "payées à temps" et des "registres tenus en règle". Il était l'épouvantail de "la 3ème brigade de la Sureté", l'homme courageux qui surgissait au milieu des grévistes, au moment même où les entrées de la salle étaient gardées par les policiers chargés de le cueillir, au moment même où la cause ouvrière semblait perdue!... Sa stature puissante, sa figure joviale de "tzigane", ses cheveux noirs, frisés toujours en bataille, le distinguaient entre mille, et quand il paraissait à la tribune, de sa voix tonnante, par la saveur de son langage populaire compris jusqu'au plus humble, il électrisait la foule, remontait le moral et la cause était gagnée!.. De "l'élite" dirigeante, il était le seul qui, envoyé en mission, voyageait en "3ème classe", le seul qui partageait avec les "Camarades", le pain et le fromage "arrosés au thé" au "café de Mihai Berechet"; le seul qui partageait l'abri modeste chez un compagnon au fond d'un faubourg éloigné, et peut-être le seul qui pouvait s'attendre, après chaque meeting, à être reconduit à son foyer entre deux baïonnettes... "Je prends mon billet "aller seulement, car pour mon retour M. Bratiano (2) s'en charge" disait-il à l'hilarité générale des auditeurs.

Et dire que cet homme pouvait être sauvé d'une mort prématurée, mais "l'élite" dirigeante qui trouvait des milliers de francs pour tant de campagnes électorales inutiles, n'a rien voulu faire pour lui qui s'est éteint comme un martyr.

-
- (1) pour montrer leur servilité
(2) alors Ministre de l'Intérieur



Sa mort a provoqué l'effondrement de toutes mes illusions sur l'idéalisme dont sont capables les hommes, et depuis je ne vois plus dans "les mouvements Socialistes" cette fraternité, ce désintéressement et cette communion des âmes auxquels je croyais tant jusqu'alors.

"L'idéal c'est tout, les individus comptent pour rien", affirmaient ces "idéalistes". Comme s'il était question d'une société idéale des éléphants et non pas de celle des hommes.

Chagriné par la mort de mon ami, dans la rue, dans le métro, j'avais les larmes aux yeux. Profondément déçu j'ai quitté Paris pour le pays et les larmes ne m'ont pas quitté jusqu'à la tombe de Ghéorghiou à Ploiesti. Des chaudes larmes comme un hommage à celui qui ne fut ^{qu'}coeur, coeur révolutionnaire ouvert, désintéressé, dévoué jusqu'au total sacrifice.

Au pays, "la postérité reconnaissante" se surpassait pour les hommages. Son portrait fut édité en cartes postales. Des souscriptions en vue de l'édification d'un buste à Ploiesti et à Braïla où il avait le plus milité, furent lancées.

Dans tout ce beau tapage de reconnaissance posthume, ce qui m'a le plus attristé, ce fut de voir agir l'homme qui s'en était fait le champion, justement mon meilleur ami Al. C. Après n'avoir pas voulu mettre en jeu toute son influence pour réunir les fonds nécessaires pour lui sauver la vie, comme nous en étions convenus quand j'ai amené Stéphane avec moi en Egypte en 1912, il dépensait à présent toute son énergie à trouver de l'argent pour payer des peintres, sculpteurs et typographes. Et il me demanda d'écrire "quelque chose sur Stéphane pour notre journal". En réponse je lui dis ce que je pensais de lui, de son tapage de boutiquier idéaliste pour le compte du mouvement. Le froid intervenant entre nous, je cessais toute collaboration à notre journal, où déjà je n'écrivais que rarement... Mais un an après, à l'occasion de la commémoration de la mort du grand ami, je me vengeais en disant tout ce que je pensais sur six pages dans la "Tribune des Transports", organe des ouvriers de Braïla, fondée par Stéphane.

Al. C. profitant de l'inauguration du buste de Ghéorghiou à Ploiesti qui eut lieu quelques semaines après, déclara que "nous devons trouver un bon moyen de propagande socialiste même à l'occasion de la mort d'un révolutionnaire, car nous ne sommes pas des docteurs pour lui sauver la vie"!... Tant de manque de bon sens chez celui qui semblait le plus subtil, le plus instruit et amical de l'organisation, m'a exaspéré. Et si je ne suis pas devenu "un ours", c'est que ma passion pour l'amitié est infinie.

C'est dans cet état d'âme que j'ai connu PERE POPA!... D'après ce que me disaient les débardeurs du port, ce vieillard bizarre, aux manières d'un sage, d'un ascète, me paraissait être le seul homme dont la présence et la compagnie me feraient du bien dans mes tourments du moment. Depuis mon retour à Braïla

. . .



j'évitais de rencontrer les personnes de ma connaissance et faisais en sorte qu'on ne puisse me trouver que rarement.

La lecture des lettres de Stéphane était mon seul passe temps. Le soir, en solitaire, je faisais le tour de la ville. Le vieillard avait entendu parler de moi, il m'aurait même vu. Mais il n'abordait jamais personne. Je décidai donc d'aller à sa rencontre...

Plusieurs jours de suite j'ai parcouru le port d'un bout à l'autre, des docks à la fabrique de violatos, sans le rencontrer. Les milliers de travailleurs du port dont j'avais été "le secrétaire", et en compagnie desquels j'avais vécu de sombres journées en menant une lutte acharnée au côté de Stéphane pour renverser la tyrannie des "vatafs" (1), me connaissaient, devinaient ma peine et m'abordaient avec sympathie sur tout le parcours du quai, dans les bateaux, dans les wagons et les dépôts. Aux divers groupes travaillant en plein soleil, la chemise mouillée et la figure en nage, je demandais : "N'auriez-vous pas aperçu le Père Popa par hasard"? Tous répondaient de la même façon. "Eh bien, on ne le rencontre que difficilement. Il ne vient pas de façon régulière, pendant des journées entières on ne le voit pas du tout. Il travaille où il se plaît le mieux. Il a ses habitudes et prend son thé dans des endroits différents... Savoir où il habite? Il n'y a que Dieu qui sait où se trouve sa retraite"...

- "Mais n'a-t-il pas un ami vers qui vous pourriez me diriger"?... Les gens souriaient en se regardant comme si je venais de dire une sottise.

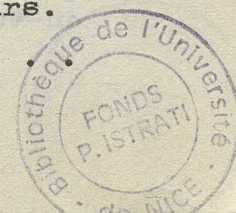
- "Des Amis?! Ah oui, il en a : un bon verre de thé le matin et un concombre salé à midi"!...

Puis ils se mettaient à rire en se payant ma tête.

- L'ours se fait-il beaucoup d'amis, s'exclama l'un d'eux.

- Je l'ai connu, reprit un autre, il y a trente ans, à son arrivée sur les chantiers... Il portait sa barbe comme à présent mais il n'était pas encore chauve. C'était un jeune homme... Depuis bien des gens sont venus de tous les horizons sur le port, et tous ont passé comme l'eau de la rivière... Mais lui, il n'a jamais bougé d'ici, n'allant même pas jusqu'à Galatz toute proche d'ici pourtant. Personne n'a pu savoir d'où il est venu, ni qui il est. Renfermé comme une tombe il n'est pourtant pas méchant homme le Père Popa. Pour ça non, nous en mettrions notre main au feu. Dans sa vie il a du subir de ces

(1) intermédiaires vénaux entre les patrons et les débardeurs.



épreuves qui blessent l'âme pour toujours... Négligé, dépenaillé tel qu'on le voit aujourd'hui, il l'a toujours été. Du temps que "Sifciou" tenait café sur le grand marché, il ne manquait jamais d'aller chez lui le soir. Une meute d'étudiants faisait habituellement cercle autour de la table où il prenait son thé, chacun lui posant de nombreuses questions...

"Vous avez appris peut-être que "Sifciou" après sa mort a laissé une grosse fortune. Mais ses comptes et ses papiers étaient si embrouillés, que les héritiers, en désaccord, se disputaient pour le partage... Eh bien voyez-vous? Il a tout mis au clair. Comment a-t-il fait, lui seul le sait. Nous apprîmes un jour la réconciliation des héritiers et quand ces derniers lui ont demandé combien il désirait être payé pour ses précieux services, il montra du doigt, en souriant, sa consommation sur la table : "Offrez-moi cette tasse de thé" a-t-il répondu. Personne n'a pu le décider à accepter la moindre somme d'argent.

L'homme se tut, alluma une cigarette, et ajouta comme pour lui même :

- C'est un homme juste, très juste... Je crois même qu'il est anormal pour être droit et juste à ce point!... Il sait une foule de choses d'histoires et de proverbes, mais il n'a pas toujours envie de parler.

- Lors de la bataille de Port-Arthur entre Russes et Japonais par exemple, ou bien encore quand il se produisait un grand événement dans le Monde, nous nous réunissions auprès de lui pour qu'il nous explique les faits survenus. "Alors vous auriez pu croire qu'il venait d'arriver du lieu de ces événements!" Parfois un idiot se trouvant là l'interrompait. Il ne se fâchait pas et, patiemment, le laissait hurler jusqu'à la fatigue. Il ne s'est brouillé avec personne depuis son arrivée dans ce port. Mais il a toujours su nous réconcilier, surtout lorsque nous étions embarrassés pour partager équitablement notre paye gagnée en commun... A ces moments-là, nous courions le chercher en sachant bien que ce qu'il déciderait serait juste... C'est un homme sans parti pris et qui ne sait pas mentir... Quand il ignore une chose, il l'avoue sans gêne et si un bavard imbécile l'aborde, il ne lui répond pas. Il est capable de garder le silence pendant des heures...

- Il faudrait que vous le rencontriez. Révenez plus souvent par ici. Nous lui dirons que vous cherchez à le joindre. Avec vous, peut-être parlera-t-il un peu plus?

Ainsi m'entretenant avec les uns et les autres au sujet du mystérieux philosophe, j'obtenais les mêmes propos, le même jugement. On aurait dit que tout le monde s'était mis d'accord à son sujet, car si je quittais les milieux ouvriers pour aborder quelques anciens étudiants - pourvus aujourd'hui d'une situation en vue - qui l'avaient connu, la même opinion était exprimée à

...



son sujet. Un jour, je rencontre un jeune homme, ancien camarade de l'école primaire. De deux ans plus âgé que moi, il quittait la 4ème lorsque j'entrais en 3ème. Il avait fait des bonnes études et j'avais suivi avec sympathie son ascension alors que moi, resté manuel, j'allais d'un patron à l'autre... Je l'avais perdu de vue et maintenant je voyais son nom figurer sur les affiches de la Mairie dont il était le premier secrétaire. C'est un garçon intéressant, issu de la classe aisée, qui a toujours suivi avec sympathie l'essor du mouvement ouvrier. Souvent il me renseignait sur ce qui se disait dans les cercles "Officiels" de Braïla sur les syndicats. Après un échange de quelques banalités je lui demandais : Dites-moi, du temps que vous étiez au lycée, avez-vous connu un certain "Père Popa"?... Réfléchissant un moment, il sourit comme au rappel d'un souvenir agréable.

- "Ah!... Vous avez entendu parler de notre vieux Nicolas?..."

- "Il s'appelle donc Nicolas?"

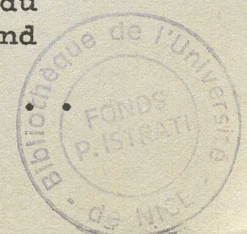
- "Oui Nicolas Dumi, mais ses camarades de travail l'ont toujours appelé "Père Popa" à cause de ses longs cheveux, de sa barbe et de son allure de bon "Pope". Je l'ai connu au café chez "Sifciou". On s'y réunissait le soir pour boire un thé, et on déclamait les poésies de Cosbuc et d'Eminesco."

- "Bien, mais dites-moi ce bon Père est-il un homme instruit?"

- "Oui très instruit. Dans tous les domaines, il était le plus fort de nous tous, bien qu'on ne lui ait jamais vu un livre dans les mains. Il nous donnait la solution des problèmes scolaires que nous n'arrivions pas à résoudre. De toutes les époques de l'Histoire, il donnait des détails qu'il n'a pu, je pense, trouver dans les manuels de langue roumaine. Il était fort aussi en géographie et en mathématiques. Je vous assure que ses connaissances étaient très grandes. Sa préférence allait à la Bible. En cette matière personne n'aurait pu lui en remontrer.

On arrivait difficilement à le faire parler et c'était bien dommage. Il ne s'emportait jamais et répondait juste à nos questions, à la condition, toutefois, qu'elles ne soient pas indiscretes. Dans ce cas, il vous regardait silencieusement dans les yeux, sans rien dire... D'ailleurs, il n'y avait que les sots qui le questionnaient sur son passé, curiosité que je considérais comme une incorrection. Je présume que c'est à la suite d'une terrible épreuve morale que cet homme, à l'allure de mendiant, a sombré dans cet état pitoyable.

Ce qui se remarque en lui c'est l'absence de parade, d'affectation, c'est aussi une bonté et une douceur divines qui rayonnent sur sa figure. Incapable, je le pense, de faire du mal, même à une mouche, il mène une vie d'ascète. On se rend



compte qu'il a suivi l'enseignement des grandes écoles mais qu'il a dû l'interrompre pour on ne sait quelle raison... En tout cas s'il est autodidacte ce n'est qu'en ce qui concerne les connaissances qu'il a acquises par la suite, autrement on ne pourrait expliquer comment les programmes scolaires, si arides, lui sont si familiers? Un exemple : aux examens de langue roumaine et de mathématiques, les étudiants échouaient par douzaines. Eh bien, par ses conseils, il nous sauvait. Sans lui, beaucoup auraient cessé leurs études s'ils avaient échoué à leur examen.

Jamais il n'aurait consenti recevoir une somme d'argent en échange de ses services: une tasse de thé était le seul paiement qu'il acceptait. Il y avait parmi nous des garçons, aux parents aisés, qui lui devaient beaucoup et qui auraient voulu, par exemple, l'habiller de la tête aux pieds... Un jour, je ne sais quel nigaud a cru devoir lui glisser dans la poche une pièce de cinq francs. Une plaisanterie de mauvais goût. Vous comprenez, cet homme ne pouvait accepter en cachette ce qu'il refusait ouvertement...

Le lendemain nous prenions le thé comme d'habitude, Père Popa était bien disposé et insensiblement il ramena la discussion sur le sentiment de reconnaissance, en nous racontant, avec beaucoup d'à-propos, une histoire hindoue ou arabe, où il était question d'un cadeau mal accueilli. En finissant son histoire, il sortit de sa poche la pièce de cinq francs, la tenant à la main, et nous regardant l'un après l'autre dans les yeux, il nous dit : - "Voyez..., vous aussi vous croyez que je n'aurais pu avoir sans vous ce que tout le monde possède ordinairement... Seulement tout ne peut pas s'acquérir avec de l'argent, surtout l'instruction, sans parler du tact et de la politesse, mes amis"...

Nous restâmes tous un peu gênés, honteux même. Surtout moi qui connaissais le mieux l'âme du vieillard. J'étais si affligé du geste malencontreux qu'on avait eu à son égard, que je n'ai pu, sur le moment, lui adresser la moindre parole d'excuse. Plus tard, je l'ai pris à part pour lui demander de nous pardonner et j'ai eu du plaisir à constater que l'impression produite par notre "généreuse reconnaissance" s'effaçait peu à peu de son esprit.

(à suivre)



B I B L I O G R A P H I E

Articles parus en Roumanie entre 1er Janvier 1971
et 30 Mai 1972

- VALTER ROMAN : Sous le ciel d'Espagne (Discussion avec Ernst Hemingway sur Panaït Istrati), România literara (La Roumanie Littéraire), IV, 4 (120), Bucarest, 21 Janvier 1971.
- PANAÏT ISTRATI : Deux lettres (à Jean Stanesco), Manuscriptum, II, 2 (3), Bucarest 1971, pp.40-41.
- PANAÏT ISTRATI : Allocution tenue aux communistes incarcérés dans la prison "Singro" (Athènes, le 9 Janvier 1928), Manuscriptum, II, 2 (3), Bucarest, 1971, pp.42-44.
- BARBU AL. EMANDI : Panaït Istrati chez lui, România Literara (La Roumanie Littéraire), IV, 13 (129), Bucarest, 25 Mars 1971.
- RODICA FIRESCU : Panaït Istrati - Stefan Gheorghu, Familia (La Famille), VII, 4 (68), Oradea, Avril 1971 + 2 fac-similés. (Reproduction de l'article de Panaït Istrati, écrit en 1915).
- PANAÏT ISTRATI : L'activité syndicale et les grèves de l'an 1910 à Braïla, Analele Brailei (Les Annales de Braïla), mai 1971. (Des documents publiés par N.N. Matheescu).
- NICOLAE MANOLESCU : Un roman historique - Sur la correspondance Panaït Istrati - Romain Rolland, Luceafarul (Hyperion), XIV, 24 (576), Bucarest, 12 Juin 1971.
- OVIDIU GHIDIRMIC : Le monde mirifique de Panaït Istrati, Ramuri (Rameaux), VIII, 7 (85), Craïova, 15 Juillet 1971.
- N.N. MATHEESCU : Des grands esprits (Documents et témoignages sur N.D. Cocéa et Panaït Istrati), România literara (La Roumanie littéraire), IV, 32 (148), Bucarest, 15 Août 1971 + 1 photo : Panaït Istrati et Mikhaïl Kazanski.
- IRIMIE STRAUTZ : Lupeni 1929 - rétrospective historique, România literara (La Roumanie littéraire), IV, 32 (148), Bucarest, 15 Août 1971. (L'enquête faite par Panaït Istrati sur les massacres des ouvriers en grève).
- ALEXANDRE TALEX : Un manuscrit inédit de Panaït Istrati (L'évadé d'outre-Rhin), Analele Brailei (Les Annales de Braïla), 3, Braïla, Décembre 1971.
- NICOLAE TAUTU : Panaït Istrati (poésie), Analele Brailei (Les Annales de Braïla), 3, Braïla, Décembre 1971.



- ION DATCU : Les lettres de Panaït Istrati à Cezar Petrescu, Ateneu (Athénée), VIII, 19 (89), Bacaou, Décembre 1971.
- AL. OPREA : Panaït Istrati - La naissance d'un écrivain, Manuscriptum, II, 4 (5), Bucarest 1971, pp. 97-107 + 2 photos + 2 fac-similés.
- PANAÏT ISTRATI : Une rencontre, Manuscriptum, II, 4 (5), Bucarest 1971, pp.65-74 + 2 fac-similés. (Notes et traduction en roumain d'Alexandre Talex).
- ATSUHI NAONO : Oeuvres d'Istrati en Japon, România literara (La Roumanie littéraire), IV, 37 (153), Bucarest, jeudi 9 Septembre 1971.
- HALINA MIRSKA-LASOTA : L'oeuvre de Panaït Istrati en Pologne, România literara, (La Roumanie Littéraire), IV, 36 (152), Bucarest, jeudi 12 Septembre 1972.
- AL. CERNA-RADULESCU : Liviu Rébréanu et Panaït Istrati, Arges (Argesh), VI, 9, (64), Pitesti, Septembre 1971.
- GABRIELA-MARIA PINTEA : La Méditerranée de Panaït Istrati (études), Ramuri (Rameaux), IX, I (91), Craïova, 15 Janvier 1972, p. 13 + 3 photos.
- PANAÏT ISTRATI : Autobiographie (pages inédites), Ramuri (Rameaux), IX, 2 (92), Craïova, 15 Février 1972. (Notes, commentaires et traduction en roumain d'Alexandre Talex), + 3 photos - pp. 8-9.
- ALEXANDRE TALEX : Panaït Istrati et Jean-Richard Bloch, Ramuri (Rameaux), IX, 4 (94), Craïova, 15 Avril 1972, pp.8-9. (On publie la correspondance inédite entre les deux écrivains), + 3 photos.
- GABRIELA-MARIA PINTEA : Panaït Istrati - les deux registres de son oeuvre, Ramuri (Rameaux), IX, 4 (94), Craïova, 15 Avril 1972.
- ALEXANDRE TALEX : Panaït Istrati et Josué Jéhouda (Documents inédits), Analele Brailei (Les Annales de Braïla), Braïla, Avril 1972.
- AL. OPREA : Sur la parenté de Panaït Istrati, Manuscriptum, III, 1 (6), Bucarest 1972, pp. 183-184.
- PANAÏT ISTRATI : Deux âmes, Manuscriptum, III, 2 (7), Bucarest 1972, pp. 38-45. (Récit inédit de jeunesse, écrit en roumain et qui se trouve aux Fonds du Musée de l'histoire du Parti Communiste Roumain).

